

59^e FESTIVAL DE CANNES • 17-28 MAI

Le cinéma sud-coréen est en danger

DIVERSITÉ CULTURELLE · Séoul brade son système de quotas de diffusion de films en salles. Les artistes coréens manifestent à Cannes.



Samedi, à Cannes. A gauche : le réalisateur Yoon-Jong-bin et l'acteur Min-Sik choi, primé en 2004 pour *Old Boy*.

Envoyé spécial.
Durant quatre jours, réalisateurs et acteurs de Corée du Sud présents à Cannes, toutes sections confondues, ont manifesté à l'entrée du palais du festival international du film. Vendredi après-midi, ils ont tenu une conférence de presse sous la tente de la Société des réalisateurs de films à la Quinzaine. Depuis dix ans, la Corée du Sud a lancé un système de quotas de diffusion en salles de films nationaux. Avec la visibilité internationale que lui a assurée le Festival international du film de Pusan, ces deux leviers d'exception culturelle

ont permis à cette cinématographie d'exister et de dépasser ses talents au-delà des frontières, faisant de ce pays le foyer d'une vague nouvelle de créativité au plan mondial. Les chiffres parlent d'eux-mêmes, pour une fois. Le cinéma coréen réalisait 20 % des entrées en 1995. Dix ans plus tard, il engrange 145 millions d'entrées, soit 59 % de l'ensemble.

Tout risque de basculer le 1^{er} juillet prochain. Cédant à la pression américaine, le gouvernement a accepté de supprimer ce système unique de quotas dans l'espoir de compensations commerciales pro-

mises par un futur accord bilatéral. Kim Hong-joon, doyen de l'université coréenne du cinéma (l'équiva-

Sous pression américaine, le gouvernement va supprimer le système de quotas.

lent de la FEMIS française), est venu alerter sur les conséquences prévisibles. « À court terme, il sera de plus en plus difficile de voir des films coréens en salle. Si un cinéma a déjà rempli son nouveau quota de 20 % en juillet, il

pourra ne plus en projeter d'ici la fin de l'année. À long terme, les producteurs risquent de ne plus investir dans le cinéma national, voué alors à la disparition pure et simple. »

On comprend mieux alors la présence aux rassemblements quotidiens à la bougie de jeunes gens tel Bong Joong-ho (réalisateur de *The Host*, à la Quinzaine des réalisateurs, nous y reviendrons) et de Yoon Jong-bin (*The Unforgotten*. Un certain regard, lire ci-dessous). Sur la pancarte du premier on lit : « Non à l'homogénéisation » ; sur celle du second : « Les quotas d'écrans sont notre futur. » À côté d'eux, Choi Min-sik, star asiatique à la barbe de trois jours rendue célèbre dans *Ivre de femmes et de peinture* et *Old Boy*, qui ont rafilé prix du meilleur réalisateur à Cannes et grand prix du jury, en 2002 et 2004. « C'était une fête ces deux premières fois, déclare "l'ambassadeur du cinéma coréen", mais pas aujourd'hui. Je me sens comme un enfant abandonné par ses parents. » Gi Hwan-yang, secrétaire de la Coalition coréenne pour la diversité culturelle, précise bien que « si le gouvernement coréen cède sur les quotas ce sera un précédent » dangereux bien au-delà des frontières. La Société des auteurs compositeurs dramatiques, la fédération CGT du spectacle et la SRF, membres de la Coalition française pour la diversité culturelle, ont soutenu leurs collègues et amis coréens. Membres du conseil d'administration du Festival de Cannes, elles demanderont à ce dernier de prendre une position officielle ce lundi matin.

Michel Guilloux

Un parfum de fin du monde

COMPÉTITION · Deuxième film de Richard Kelly sur fond fantastique.

Envoyé spécial.
SOUTHLAND TALES,
de Richard Kelly,
États-Unis, 2h40.

Nous sommes pendant la canicule de l'été 2008, une attaque nucléaire surprise a précipité deux bombes sur le Texas trois ans plus tôt, la conscription a été rétablie et, pour répondre à la pénurie de carburant, la compagnie US-IDent a installé sur la mer un générateur d'énergie inépuisable mais qui ralentit d'une minuscule fraction de seconde la rotation de la Terre. Cette idée, le « wonderboy » américain Richard Kelly, trente et un ans, l'avait eu dès son accession immédiate à la notoriété en 2001 avec *Donnie Darko*. Bien entendu, le 11 septembre 2001 est depuis passé par là. Selon le producteur Sean McKittrick, « le contexte a évolué davantage que les personnages ou l'intrigue. Il s'agit d'une comédie provocante qui se moque des extrémistes, avec une prédilection pour les républicains. Mais il faut savoir que la "majorité silencieuse" américaine, opposée à la guerre en Irak, est embarrassée par notre image à l'étranger. Le fait de n'être soutenu par aucun studio nous a permis de travailler en toute indépendance. »

Aucun studio ? Le générique le confirme, qui associe les efforts de six tout petits producteurs indépendants, ce qui est proprement stupéfiant pour un film de deux heures et quarante minutes, bourré d'effets spéciaux, comportant de surcroît cent cinquante rôles et qui a dû, du coup, être bouclé en trente et un jours de tournage sans un comédien vraiment connu (Dwayne Johnson, Seann William Scott, Sarah Michelle Gellar...). On n'a pas l'habitude dans ces colonnes de juger des œuvres autrement qu'à l'aune

de leur ambition et à leurs qualités mais, dans ce cas, un immense coup de chapeau s'imposait, tant le résultat est proprement bluffant.

À vrai dire, on ne se passionne pas pour l'intrigue, qui mêle, à Los Angeles, un acteur de films d'action atteint d'amnésie, une ex-star du X en pleine reconversion dans le reality-show, des frères jumeaux dont le destin se confond avec celui de l'humanité, le grand capital via la société détenant le monopole des nouvelles énergies, le pouvoir politique sous diverses formes et même un groupuscule néomaxiste, sans oublier une tartine de rôles dont on a déjà souligné le nombre impressionnant. On a l'impression que, fougue de la jeunesse aidant, Richard Kelly a voulu faire à la fois *Kill Bill*, *Matrix*, *Blade Runner*, *Brazil* et quelques autres, le tout pimenté de figures stéréotypées empruntées au cinéma d'action classique et, entre autres, d'un pompage amusant d'un des scènes les plus connues d'*En quatrième vitesse*, du cher Robert Aldrich (la partition en est reprise au générique), le côté loufoque étant importé de *Magnolia*, de Paul Thomas Anderson. Kelly, lui, revendique l'héritage de Philip K. Dick, Kurt Vonnegut et Andy Warhol. On reste en revanche baba face au travail sur l'image, sans le limiter à l'apport du seul chef opérateur. Si la musique n'hésite pas à convoquer à l'occasion Moussorgski, Beethoven et Wagner, costumiers, décorateurs, peintres, accessoiristes sont parvenus à créer un monde d'une rare unité dont aucun élément ne doit au passé. Entre recyclage, futurisme et patchwork, Kelly parvient ainsi à donner une couleur spécifique et remarquable à ce film mode, branché, tendance, beau et un peu vain.

Jean Roy

Profonde caserne

UN CERTAIN REGARD · Le Coréen Yoon Jong-bin signe un premier long métrage sur le sadisme ordinaire.

Envoyé spéciale.
THE UNFORGIVEN, de Yoon Jong-bin,
Corée, 2h2.

Quelques notes de piano sur un ciel d'azur filant aux fenêtres d'un train avant que le cinéaste coréen Yoon Jong-bin ne nous plonge dans la désespérance kaki de la conscription militaire. Ce premier long métrage, concourant ici pour la caméra d'or, nous montre le parcours du combattant que va devoir effectuer le jeune Seung-young, frais émoulu de l'université, au sein de la bête militaire. Comme tout conscrit, il devra, à son corps défendant, subir toutes les humiliations d'une discipline dont la nécessité s'abolit rapidement dans l'absurdité. Chaque bleu se retrouve sous la coupe d'un soldat à peine plus gradé que lui, avant de grimper à son tour cette étrange échelle de valeurs qui consiste pour l'essentiel à permettre au dominant d'exercer son petit sadisme ordinaire. Durant les trois interminables années que dure cette épreuve obligée, Seung-young connaîtra le privilège de bénéficier de la relative protection

de l'un de ses anciens compagnons de collège, Tae-jung, incorporé avant lui dans le même bataillon.

Le film explore les mécanismes de soumission à l'œuvre au sein d'une caserne que nous quitterons peu. À l'exemple, formellement lointain, de *Beau Travail*, de Claire Denis, la violence du quotidien militaire se passe de spectaculaire, tant est convaincante la réprobation contenue dans le point de vue du cinéaste. Les relations entre Seung-young et Tae-jung sont teintées d'une homosexualité sur laquelle le doute ne cessera de planer, argument secondaire d'un film qui s'attache à démontrer l'inéluctable d'un système de punitions reçues et infligées, qui n'a parfois d'autre issue que le suicide pour les plus vulnérables. Lorsque Seung-young devra à son tour former une nouvelle recrue, Ji-hoon, l'échec de ses tentatives pour changer la donne ajouteront son nom à la liste des victimes collatérales. Un film à voir malgré une construction en flash-back qui, à l'instar d'un tissu de camouflage, brouille parfois le motif.

Dominique Widemann

LES INTERMITTENTS INQUIETS

Les négociations sur l'assurance chômage des intermittents sont toujours dans l'impasse. La dernière version proposée par le MEDEF fait l'unanimité contre elle. Jusqu'à la CFDT qui, coïncée entre le mouvement anti-CPE et son prochain congrès, a annoncé qu'elle ne signerait pas. Officiellement, les raisons sont autres. Elle exige des garanties de l'État à propos du fonds de professionnalisation, dont la logique revient à exclure une partie des intermittents de la solidarité interprofessionnelle.

Lors d'une conférence de presse organisée par la CGT spectacle et la Société des réalisateurs de films, au festival de Cannes, tous ont réaffirmé qu'ils ne voulaient ni de ce nouveau protocole ni de l'ancien. Ils estiment qu'il existe suffisamment de pistes de travail pour élaborer un autre protocole, pérenne et équitable. Ils jugent le moment opportun de s'emparer de la proposition de loi signée par plus de 470 parlementaires. Elle permettrait aux négociations de rebondir dans le cadre fixé par la loi. Le 23 mai, le comité de suivi doit se réunir. Il devrait abonder en ce sens. Quant au ministre, présent à Cannes, il se fait discret sur la question.

M.-J. S.